

## **Voix des femmes, voix des Amériques**

Geneviève Letarte

---

Number 101, Winter 2008–2009

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/45497ac>

[See table of contents](#)

---

**Publisher(s)**

Les Éditions Intervention

**ISSN**

0825-8708 (print)

1923-2764 (digital)

[Explore this journal](#)

---

**Cite this article**

Letarte, G. (2008). Voix des femmes, voix des Amériques. *Inter*, (101), 74–76.

# Voix de femmes, voix des Amériques

PAR GENEVIÈVE LETARTE



> Sheri-D Wilson

Depuis ses débuts, il y a six ans, le festival *Voix d'Amérique* s'est donné pour mission de faire découvrir au public montréalais nombre d'artistes de la parole venus d'ici ou d'ailleurs. Sous l'égide de sa directrice artistique, D. Kimm, ce festival a aussi pour caractéristique de faire la part belle aux femmes qui œuvrent dans le vaste domaine du *spoken word*. L'édition 2008 du FVA n'a pas failli à cet égard et, en février dernier, on a pu voir défiler sur la scène de la Sala Rossa et de la Casa del Popolo des femmes d'horizons géographiques et artistiques différents, mais ayant en commun le désir de prendre le micro pour prolonger leur parole. De la plume à la scène, donc, ces poétesses, diseuses, chanteuses et performeuses ont pris divers détours pour nous dire ce qu'elles avaient dans la tête, le cœur et les tripes.

À l'image du *spoken word* en général, l'ensemble de ces performances s'est avéré plutôt éclectique.

Du ludique au sexy, en passant par le drolatique et le poético-existential, les postures varient. Certaines artistes prennent le parti de l'oralité, alors que d'autres se réclament de la tradition littéraire. Certaines poussent leur voix jusqu'au chant ou à l'expérimentation sonore, alors que d'autres se contentent de « dire » et, parmi celles qui disent, il y a encore celles qui font le choix de « lire », alors que d'autres mettent un grand soin à mémoriser leurs textes. En écoutant et en observant ces artistes, on sent aussi que le rapport à l'écriture n'est pas du même ordre pour toutes : chez certaines, le geste d'écrire semble avoir été effacé (voire nié) au profit de cette étape ultime qu'est la performance, tandis que chez d'autres, il laisse des traces jusque dans la présentation du texte sur scène. Mais dans tous les cas, l'enjeu reste le même : de la solitude de l'auteur aux feux de la rampe, les *spoken-wordistes* doivent effectuer le délicat processus qui consiste à passer de



> Louise Dupré

l'écriture d'un texte à sa présentation en public par le biais d'un dispositif plus ou moins élaboré.

À une extrémité de ce spectre, on pourrait placer les poètes Louise Dupré et Erin Moure, qui se présentent d'emblée comme des « littéraires »



> Erin Moure

mais qui assument parfaitement leur parole par le biais d'une solide présence physique. Texte en main et forte d'une longue pratique de l'art poétique, Louise Dupré a livré des extraits de *Tout comme elle*, une longue suite poétique portant sur les relations mère-fille. Droite et bien plantée sur ses deux jambes, un brin solennelle, Dupré appuie sur chaque syllabe, de façon parfois légèrement robotique, comme pour être certaine d'être entendue : « Je me suis laissée chuter [...] là où le parfum des fleurs se mêle aux odeurs d'urine et de boue / J'ai quitté ma bonté pour reprendre mon cœur de femme ». On sent que, pour cette tragédienne du quotidien, le tra-

vail d'écriture est tout sauf fortuit ou improvisé, et l'on se laisse captiver par cette voix qui exige que l'on se concentre sur les mots prononcés plutôt que sur la personne qui les dit. De même, la poète Erin Moure a lu avec conviction des extraits de son œuvre. Seule parmi ses collègues anglophones à avoir son texte en main, elle faisait presque figure de « poète classique », elle qui pourtant relève de l'école postmoderne. Grande, les cheveux en bataille et légèrement courbée sur sa feuille, Moure lit en faisant osciller son poids sur une jambe puis sur l'autre, donnant l'impression de porter un regard oblique sur ses propres mots, qui véhiculent une pensée questionneuse et teintée d'humour : « *What if I talked to you again ? / Could the street sing any wider ?* » S'accrochant à sa feuille comme au volant d'une voiture, elle affirme son lien avec la tradition littéraire en citant la poète galicienne Chus Pato : « *I write because language imposes itself upon me [...] as a moral act, an ache, a pain.* »



&gt; Ivan Coyote

Prenant la parole à sa suite, la conteuse Ivan Coyote a prouvé que l'on pouvait sans problème juxtaposer le *racontage* à la poésie sérieuse. Née à Whitehorse, au Yukon, Coyote pratique l'art du *storytelling* de manière aussi rigoureuse que jubilatoire. Vêtue d'un complet gris foncé agrémenté d'une cravate passée de mode, l'artiste se présente d'emblée comme une collectionneuse d'histoires - « *some people collect stamps, I collect people* » -, une sorte de commis-voyageuse qui converse avec les personnes rencontrées lors de ses nombreux déplacements en train, en autobus ou en avion : « *You can choose your seat, but not the person*

*sitting next to you.* » Ainsi nous parlait-elle de cet homme triste qui vend des *snowglobes* à travers le pays et de cet autre, ardent chrétien qui, la prenant pour un garçon, l'encourage à obéir à l'Église en épousant au plus vite sa petite amie, et le public de s'esclaffer à l'idée que l'homme médusé se confie en réalité à une *queer*. Avec ses cheveux courts et ses allures de garçon, Ivan Coyote, dont on dit qu'elle est la « K.D. Lang du *storytelling* canadien », mène une petite machine à histoires parfaitement huilée. Forte de son enracinement dans la culture des petites gens, elle perpétue tout en la renouvelant la tradition du conteur du village, adoptant tour à tour le rôle de la personne qui écoute et de celle qui raconte. Le grand talent de Coyote, en effet, consiste à savoir transmettre les histoires des uns et des autres tout en racontant la sienne, de sorte qu'à travers elle se croisent des mondes qui, autrement, ne se seraient jamais rencontrés. Dans ses récits truffés de références historiques, politiques et géographiques, le Canada, ce pays qui



&gt; Catherine Kidd

à la réputation d'être *plate*, devient en réalité passionnant.

Dans un tout autre esthétique et se rapprochant davantage du domaine de la performance, la poète calgarienne Sheri-D Wilson mêle avec art les codes du cabaret, du théâtre et de la *beat poetry*. Grande, sexy et volatile, Wilson adopte des poses absurdes ou provocantes pour parler des maux du XXI<sup>e</sup> siècle et de la condition des femmes contemporaines. Lors de son dernier passage au FVA, celle qu'on a surnommée *the Mama of the Dada* s'est présentée avec un journal dont elle lisait les grands titres à voix haute pour ensuite défoncer la page d'un violent coup de tête. Elle a

ensuite livré un long poème hilarant dans lequel il était abondamment question de ses *panties* et d'une visite au cimetière du Père-Lachaise. Avec gestes à l'appui, la performeuse se dépeint, debout sur la tombe de son poète fétiche, Guillaume Apollinaire, ouvrant les jambes et ondulant du bassin pour lui montrer les dessous qu'elle a achetés spécialement pour lui. Se prenant au jeu, le public rit, médusé par l'humour décapant de Wilson, qui s'avère par ailleurs d'une précision remarquable lorsqu'il s'agit de coordonner le geste et la parole. Excentrique et chaleureuse, l'artiste excelle dans l'art de l'autodérision tout en s'inscrivant dans la tradition de la poésie *beat*, qu'elle subvertit au féminin, comme en témoigne son recueil intitulé *Girl's Guide to Giving Head*, et dont les titres annoncent tout un programme : « *Conversations with a Jealousy Junkie* », « *Airplane Paula* », « *MacSex* », « *The Grass is Always Blonder on the Other Side of the Fence* » et « *The Day I Married Elvis* ».

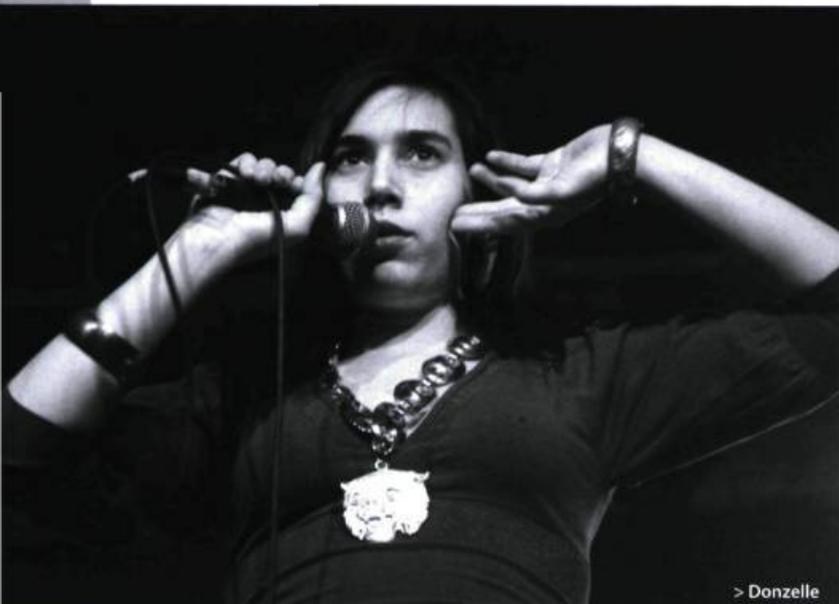
la pêche de mer dans *Sea Peach*, l'ours polaire dans *Bipolar Bear* ou la lionne mourante dans *Lion Queen*, que l'auteur présentait en première lors du FVA 2008. « *On your face still traces of predator grace but I too am a scavenger here gathering scraps of this ravishing culture 'til my eyes are filled* », dit-elle en évoquant la stupeur d'un couple de Blancs qui contemple la reine agonisante au bord d'une route d'Afrique du Sud. Les histoires de Catherine Kidd sont minutieusement composées et truffées de petits détails qui font sourire tout en parlant de choses graves, mais lorsqu'elle se présente sur scène, elle laisse loin derrière elle la feuille de papier et le stylo. Parfaitement mémorisé et réglé au quart de tour, le texte semble couler de source et s'accorde comme par magie à la musique qui l'accompagne, porté par la voix et la gestuelle hypnotisantes de la performeuse.

Dans un tout autre registre et en marge des feux de la rampe, l'artiste Karen Spencer présentait au « Salon de la marginalité » des extraits d'une



&gt; Karen Spencer

œuvre performative intitulée *Porteur de rêves*. Pendant un an, cette artiste visuelle devenue performeuse a transcrit ses rêves sur de grands cartons qu'elle promenait à travers Montréal, dialoguant avec les personnes rencontrées au fil de ses pérégrinations. À la fin de la journée, la promeneuse abandonnait le carton dans un endroit stratégique, comme pour « exposer » son rêve. Cela a donné lieu à des images troublantes, tel ce carton accroché à une clôture Frost derrière un *building* du centre-ville et portant les mots : « *J'ai rêvé que la barrière de barbelé avait été installée et maintenant je ne pourrai pas nourrir mon bébé* » ou cet autre, fixé sur un mur



> Donzelle



> Giselle Numba One



> Baby Dee

parmi des affiches publicitaires : « J'ai rêvé que je léchais le miel de fleurs blanches » ou cet autre encore, abandonné parmi des débris sous le pont Jacques-Cartier : « *I dreamed I got up and turned the light on* ». Karen Spencer dit « s'intéresser aux aspects les plus banals de l'existence afin de mettre en relief leur valeur poétique », et l'on peut dire qu'elle remporte son pari haut la main. Dans ses œuvres, dont la simplicité n'a d'égale que leur profondeur, le geste créateur retrouve sa fonction première, celle de la communication humaine, et la poésie, réduite à sa plus simple expression, n'en est que plus significative. En témoigne cette performance intitulée *Lit de pain* (Paris, 2005), au cours de laquelle Spencer, allongée sur un lit constitué de trois épaisseurs de tranches de pain de mie, dialogue avec les sans-abris en compagnie desquels elle partage le trottoir.

Évoquons pour finir la soirée « Body and Soul », un classique du FVA qui revient chaque année pour présenter des « filles hot », comme le spécifie le programme. Lors de la dernière édition, on a pu découvrir l'artiste américaine transgenre Baby Dee ainsi que les rappeuses montréalaises Donzelle et Giselle Numba One. Assurant avec énergie la première partie du spectacle, les deux jeunes femmes y sont allées tour à tour de leurs poésies rap et hip-hop. Vêtue de noir moulant et chaussée de talons aiguilles, Donzelle rappe et susurre en français des histoires d'amour, de sexe et de séduction, tandis que Giselle Numba One, grande fille dégingandée aux allures de garçon, pratique en anglais « un nouveau genre de hip-hop ésotérique ». Habiles à faire *groover* leurs mots au son de musiques préenregistrées, ces deux performeuses ont un plaisir évident à occuper la scène et elles amusent avec leur attitude ironique. Mais comme c'est souvent le cas pour le hip-hop, on peut se lasser de ces morceaux un peu répétitifs dont les propos, bien que subvertis au féminin, n'en demeurent pas moins clichés.

En deuxième partie, Baby Dee s'est avérée une excellente chanteuse et musicienne. Accompagnée de son *band* et jouant elle-même du piano et de la harpe, l'artiste se présente comme un personnage éminemment gothique avec sa forte carrure et son abondante chevelure rousse. D'une voix puissante et juste, elle chante des ballades mi-folk, mi-brechtienne

où s'entremêlent poésie abstraite et langage de la rue. Avec la réputation qui la précède, on aurait pu s'attendre à un discours revendicateur sur le thème de la *transgenderisation*, mais l'artiste s'est contentée de livrer un récit rigoureusement mené et sans ruptures de ton. On s'est étonnée cependant qu'elle ne s'adresse pratiquement jamais au public, ce qui, dans le cadre d'un festival de la parole, avait de quoi surprendre.

On l'aura compris, le festival *Voix d'Amérique* est un événement englobant, qui cherche à inclure des pratiques de toutes sortes plutôt qu'à créer des catégories trop pointues. Ce parti pris est à l'image de l'art du *spoken word* lui-même, qui tend à jeter des ponts entre le populaire et le savant, le brut et le conceptuel, le burlesque et le précieux. Il en résulte une vaste tribune où l'on trouve du meilleur et du pire, certes, mais qui a le mérite de nous rappeler qu'à une certaine époque, les poètes allaient sur les chemins rocailleux pour déclamer leurs œuvres. L'enjeu actuel du *spoken word* n'est plus de « sortir la poésie des livres », mais de proposer le résultat de démarches plurielles et soucieuses de maintenir une tradition tout en essayant de renouveler le genre. Nombreuses sont les couleurs que peut prendre le chemin menant l'« auteur-écrivain » à l'« auteur-show (wo)man » et, entre ces deux pôles, maintes postures sont possibles. À cet égard, les performeuses qu'on a vues sur la scène du FVA 2008 constituent un microcosme représentatif. Tout en offrant un éventail de stratégies artistiques, elles indiquent néanmoins que les créations les plus réussies sont souvent celles qui, bien que décollées du geste d'écrire, n'en portent pas moins les traces d'une écriture. ■

Geneviève Letarte vit à Montréal, où elle pratique l'écriture sous diverses formes. Elle est l'auteure de quatre romans, notamment *Souvent la nuit tu te réveillais* (l'Hexagone, 2002), et d'un recueil de poésie intitulé *Tout bas très fort* (Écrits des Forges, 2004). Elle a réalisé trois disques de chansons, dont le plus récent s'intitule *Âmes soûles* (Ambiances magnétiques, 2007), et est aussi connue pour ses spectacles combinant texte, chant et musique, tels que *Le mystère du bois blanc* (2000) et *Dans la voix de quelqu'un* (2004). Elle est membre du comité éditorial de la revue littéraire *L'inconvénient*, où elle publie régulièrement des textes et des traductions de l'anglais au français.